

Études littéraires africaines

Ken Saro-Wiwa et l'édition

Alain Ricard



Number 13, 2002

Ken Saro-Wiwa

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041801ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041801ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ricard, A. (2002). Ken Saro-Wiwa et l'édition. *Études littéraires africaines*, (13), 38–38. <https://doi.org/10.7202/1041801ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2002

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

KEN SARO-WIWA ET L'ÉDITION

Pour Ken Saro-Wiwa, l'édition était une aventure et le court texte qu'il avait remis en 1992 à la revue *African Book Publishing Record*, fondée et dirigée pendant près de vingt ans par Hans Zell, est très significatif de sa conception du monde et de l'action. Elève et étudiant brillant il n'a jamais hésité à entreprendre et à prendre des risques. Après tout, quitter la politique au début des années soixante-dix pour les affaires n'avait rien de très évident. Mais notre auteur a le sens politique : il a aussi compris que le Nigeria "allait dans le mur", ou plutôt vivait au-dessus de ses moyens dans les années quatre-vingt, et il a quitté à temps les affaires pour la littérature. Il a donc apporté un regard original, pas vraiment cynique mais un rien sarcastique sur le monde urbain de ce Nigeria de l'argent facile. Mister B, son héros, pose une vraie question : comment son créateur, un vrai millionnaire, est-il celui qui donne une voix aux pauvres ?

Dans ce texte, il nous apprend que son roman existait depuis la fin de la guerre et il avait été refusé. Cela met Ken en bonne compagnie : Tutuola, Kourouma ont été refusés par de nombreux éditeurs, mais lui s'est édité. Il offre le contre-exemple parfait de la réussite de l'autoédition : la réussite littéraire d'une édition à compte d'auteur. Nous connaissons les dandys fortunés : Raymond Roussel ou Marcel Proust. Il y a chez Ken une forme de dandysme aventureux, sur fond de tragique. Le petit minotaure est un personnage déchirant avec sa naïveté et son énergie. Ken est aussi un poète : il invente une langue littéraire. Sa lutte pour les Ogoni, dernière étape de son parcours aventureux, n'est pas une lutte linguistique : le langage du delta est-il le pidgin ? Ken n'est pas un militant du créole comme ses traducteurs semblent le croire. Il invente une langue dans un projet artistique qui se marque par une porosité à tous les langages de la guerre, du pétrole, du business, du delta. Il témoigne du pathétique d'une langue qui se cherche dans un monde déjanté, celui du delta, du pétrole. Le pidgin est la langue des pauvres, mais il ne la revendique pas. Ce serait une erreur de faire de lui le porte-drapeau d'une forme de créolisation. Cette langue pourrie exprime une situation pourrie sur laquelle il veut garder un regard lucide.

Il témoigne d'une expérience très originale à laquelle il a donné une forme sublime. Dans la précipitation et l'improvisation, vers la fin mais avec une certaine rigueur. L'argent lui a donné la liberté. L'écriture lui a donné la notoriété, l'autorité et il a converti tout ce capital dans une lutte politique qui paraît l'avoir dépassée.